

émule du grand peintre de Cos ; ou encore Michel-Ange, décrit sous la plume de Sade comme un tortionnaire, lorsqu'il souhaitait peindre, selon l'antique *mimesis*, l'expression de la douleur d'après nature, comme l'avait fait le grand Parrhasios désirant montrer avec un maximum de réalisme la souffrance de Prométhée supplicié. C'est également l'exemple d'Apelle qui est repris dans un chapitre entier consacré à « l'artiste amoureux de son modèle » : quand Alexandre s'aperçut que le peintre tombait sous le charme de Campaspe, une de ses maîtresses favorites, il la lui offrit ; l'aspect qui séduisait le plus dans cette historiette, c'est qu'elle illustrait en quelle estime étaient tenus les peintres. Mais bien d'autres anecdotes pourraient être citées encore. Riche, brillant et toujours marqué d'une érudition de bon aloi, ce livre est doté d'une illustration démonstrative et de bonne qualité, ce qui ajoute à la séduction qui s'en dégage.

Janine BALTU

Sascha KANSTEINER, *Pseudoantike Skulptur II. Klassizistische Statuen aus antiker und nachantiker Zeit*. Berlin, W. de Gruyter, 2017. 1 vol. relié, VIII-124 p., 42 pl. (TRANSFORMATIONEN DER ANTIKE, 47). Prix : 79,95 €. ISBN 978-3-11-051797-2.

Ce deuxième volume relatif à la « Pseudoantike Skulptur » (pour le premier, cf. *AC* 87 [2018], p. 291-293) battra indiscutablement tous les records au « Guinness Book » des citations d'*Academia.edu* tant il concerne de statues de nos musées – et de collections privées – « revisitées » en fonction de différentes caractéristiques qui invitent à les considérer comme modernes, c'est-à-dire « nachantik » ; et ce, qu'il s'agisse de têtes sculptées au XVII<sup>e</sup> siècle (« neuzeitlich ») pour compléter des œuvres mises au jour depuis la Renaissance mais fragmentaires, ou de statues carrément réalisées « à l'antique », voire d'imitations ne datant que de la fin du XIX<sup>e</sup> ou du début du XX<sup>e</sup> siècle pour alimenter le commerce d'art et que l'on n'hésitera donc pas à tenir pour des faux. Dans le cadre du projet « Aneignung antiker Skulptur ab dem 16. Jahrhundert. Wahrnehmung und Kanonisierung » auquel il participe comme chercheur, S. Kansteiner a examiné avec la plus grande attention, depuis plus de dix ans, des centaines de statues qu'un index (p. 111-124) permet de retrouver aisément dans le corps du texte et dans les notes, abondantes et précieuses, elles aussi, pour tous les renseignements qu'elles contiennent. Absence de toute concrétion à la surface, qualité médiocre de la copie, mauvaise qualité du marbre utilisé (marbre de Carrare présentant de fortes veines ou des défauts), fausses cassures des membres ou cassures mal rendues, nez intact alors que l'œuvre présente d'autres parties brisées, absence de traces de tenons à des endroits où l'on en attendrait, absence de supports ou supports curieux, manière anormale de sculpter la pupille des yeux, le mamelon des seins ou la toison pubienne constituent autant de critères de suspicion, qui, s'ajoutant souvent les uns aux autres, emportent généralement la décision. Il en résulte que près de cent cinquante des œuvres étudiées ne sont autres que des imitations de statues classicisantes (p. 5-14), des « Neuschöpfungen all'antica » (p. 15-40), des « Umbildungen » modernes d'*opera nobilia* (p. 53-76) ou des imitations de l'un ou l'autre personnage de groupes statuaires classicisants (p. 77-80) – ce qui conduit à prendre également en compte et à réexaminer dans ce volume quelques statues antiques qui ont pu passer pour des « Neuschöpfungen » classicisantes (p. 41-52) mais sont ici tenues pour des

répliques d'œuvres classiques (l'Aurige de l'Esquilin, les différentes répliques du « type Albani – Copenhague », la tête de bronze du Louvre autrefois dite « tête de Bénévent »). Un important appendice (p. 85-102) regroupe une série d'imitations modernes de copies romaines d'*opera nobilia* grecs. C'est toute la chaîne de production de la statuaire antique qui est ici concernée et notre approche de l'histoire de la sculpture grecque et romaine qui s'en trouve ébranlée sur certains points. Les remarques techniques (certaines parfois un peu rapides, voire subjectives) et les conclusions qu'en tire l'auteur se succèdent, quasiment sans appel, tout au long du livre. Gravures et dessins anciens, histoire des collections, catalogues de ventes successives sont tour à tour convoqués pour suivre le cheminement de plusieurs œuvres ; le nom de sculpteurs comme B. Cavaceppi ou I. Buzzi, qui ne se sont pas toujours contentés de restaurer les œuvres, apparaît à différentes reprises ; celui de quelques collectionneurs abusés aussi... Tous nos musées ou presque ont, à un moment ou un autre de leur histoire, acheté ou reçu en don des pièces aujourd'hui suspectes, voire franchement falsifiées. Certaines d'entre elles, de ci, de là, sont cependant encore considérées comme antiques dans des publications récentes (cf. le torse d'Aphrodite dite « Vénus de l'Esquilin » du Louvre, l'Aphrodite du « type Louvre – Naples » de Holkham Hall, l'Hermès Lansdowne ou la Vénus « type Médicis » du Metropolitan Museum, le « pseudo-Discophore » de Bâle). Inutile de dire que les conclusions de S. Kansteiner ne réjouiront et ne convaincront pas tout le monde... Une chose demeure, n'en déplaise à certains de nos collègues anglo-saxons : la « Kopienkritik » a encore de beaux jours devant elle ; car c'est bien à elle que l'on doit cette explosion de notations critiques des plus salutaire.

Jean Ch. BALTY

Carolyn HIGBIE, *Collectors, Scholars, and Forgers in the Ancient World. Object Lessons*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 14 x 22 cm, xv-276 p. Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-875930-0.

Voici un ouvrage au titre séduisant et à la couverture attrayante (quoique non référencée de façon adéquate) publié par Oxford University Press. Écrit dans un style alerte et plaisant, il est l'œuvre de Carolyn Higbie à qui l'on devait déjà *The Lindian Chronicle and the Greek Creation of Their Past*, paru en 2003 chez le même éditeur. Ce livre réjouira l'amateur éclairé qui y trouvera rassemblées à peu près toutes les mentions de collectionneurs, de collections et de faussaires dont nous parlent les textes antiques. Grevé de trop de lacunes et d'une méthodologie incertaine, il décevra pourtant le lecteur informé. Les lacunes d'abord. Puisqu'il traite des collectionneurs, des savants et des faussaires dans l'Antiquité, mon premier réflexe fut d'aller voir ce qui y est dit de Posidippe de Pella, dont la récente et sensationnelle redécouverte nous rend une image tellement vivante sur la célébrité des sculpteurs antiques et les querelles de chapelles entre partisans d'écoles rivales. Mais l'index est muet à ce sujet (il n'est même pas évoqué p. 56 alors qu'il a là toutes les raisons de l'être [*nb* : les références en notes omettent la plupart du temps de donner les pages concernées, ce qui est une régression par rapport aux usages en sciences humaines]). L'index ne reprend pas non plus Jean Hardouin, l'exemple le plus extrême de pyrrhonisme qui en vint à tenir toute la littérature antique pour l'œuvre d'une bande de faussaires. Mieux